Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 35 (1943)
Heft: 11

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Bibliographie.

Histoire de la Suisse. Par *William Martin.* Payot, éditeur.

On doit féliciter Payot d'avoir réédité ce traité, dont la conception n'a pas vieilli et qui reste, après vingt ans bientôt, un modèle du genre. Ce raccourci de notre histoire nationale, qui nous rappelle à chaque page combien la tolérance est difficile et à quel prix les hommes doivent la payer, nous est une raison de ne pas désespérer de l'Europe, en dépit de terribles et atroces démentis. Dans le chapitre sur la Suisse moderne, William Martin analyse de la manière la plus heureuse le problème centralisme et fédéralisme et ses considérations sur le fonctionnement de notre démocratie figurent parmi les meilleures leçons d'instruction civique qu'il nous ait été donné de lire. Mais peut-être le lecteur d'aujourd'hui s'arrêtera-t-il plus longtemps sur le chapitre consacré à la première guerre mondiale, par lequel se termine l'ouvrage: il appelle de saisissants parallèles. On voit fort bien ce chapitre servir de base de discussion à l'une des réunions de nos cercles d'études. Répéterons-nous les erreurs d'hier? « La paix éclata aussi soudainement que la guerre et ne nous trouva pas mieux préparés. Quel pays d'ailleurs la guerre a-t-elle trouvé préparé? » Mais pour préparer la paix, connaissons bien le présent. Les avertissements d'hier valent encore aujourd'hui: « Si le monde a cru qu'il pourrait, pendant des années, dépenser sans compter les hommes et les biens et se retrouver ensuite à son point de départ, son illusion fut grave. » Ou bien encore: « L'organisation de l'industrie est en retard sur celle de l'Etat. Les idées d'autorité et d'obéissance, qui furent celles des patriciats, règnent encore dans le travail. Or, la généralisation de l'instruction, l'élévation du niveau de vie des masses et l'organisation syndicale, font apparaître de plus en plus la nécessité d'une certaine réforme du régime de l'industrie. On ne peut pas répandre pendant un siècle entier l'intruction et le bien-être dans le peuple et n'en pas accepter les conséquences logiques. » Si William Martin était encore des nôtres et s'il lui était donné de compléter son « Histoire », il y ferait certainement une place, parmi les solutions nouvelles, à la Communauté professionnelle. *T. Ch.*

Vérité sur la Suisse. Par *Fred de Diesbach.* Edition du Milieu du Monde, Genève.

L'auteur est un partisan convaincu de la « rénovation nationale ». Il parle au nom des militants de la « révolution nationale », de ces militants dont les précurseurs furent les fondateurs des « fronts », de l'Union nationale, de la « Ligue vaudoise », etc. La « révolution nationale » qu'il entrevoit, c'est l'adaptation de la Suisse à l'esprit qui soufflait sur l'Europe en 1940 et 1941. Aussi M. de Diesbach procède-t-il à une démolition systématique de la démocratie pour préconiser un système fédéraliste semi-autoritaire et réactionnaire. Pour lui, les conceptes de la révolution française « Liberté, égalité, fraternité », sont vides de sens, ni la liberté, ni l'égalité, ni la fraternité, ni l'union, ni la prospérité, ni le progrès ne feront le bonheur de l'homme. La féodalité et le servage du moyen âge ont été condamnés à tort selon lui, car il existait alors un véritable contrat social naturel basé non sur l'égalité, mais sur les inégalités naturelles.

La *Vérité* de M. de Diesbach arrive avec deux ans de retard, malheureusement pour lui et les partisans de la « révolution nationale ». L'auteur ne semble pas s'être rendu compte de l'évolution des esprits depuis que d'autres « révolutions nationales » ont échoué chez nos voisins de l'ouest et du sud. Le vent a tourné depuis lors, heureusement pour le peuple suisse qui regardera devant lui et cherchera son salut dans le progrès social, les libertés populaires et non dans un retour à l'ancien régime. *Ad. G.*

Paul Claudel. Œuvres choisies. La Guilde du Livre, Lausanne.

Dans le renouveau d'intérêt qui s'est manifesté depuis trois ans en faveur de la poésie, on n'a pas toujours fait justice à Paul Claudel. Au reste, avait-il besoin qu'on s'avisât de lui rendre justice? Claudel paraît avoir eu pour mission de rendre la *grandeur* évidente, au sein d'un siècle et d'une société qui ne

haïssent rien tant que la grandeur véritable. Or, c'est pourtant bien de cette attestation de la grandeur que nous avons faim aujourd'hui, et il n'est rien qui soit pour nous plus urgent, dans l'ordre de l'art, que de retrouver cette large et harmonieuse humanité dont Claudel a développé avec hardiesse toutes les puissances. Trop attentifs aux nouveaux venus, à ces voix hier encore inconnues et qui suscitent aujourd'hui les visions du futur, nous avons parfois oublié que l'œuvre de Paul Claudel constitue l'une des dernières preuves *monumentales* de la grandeur spirituelle française. Monumentale, c'est-à-dire imposant à jamais sa présence dans le paysage français et capable d'affronter le temps; mais si elle est française par la base terrienne, elle n'en est pas moins armée de domination universelle par l'esprit, et véritablement impériale dans le geste par lequel elle rassemble toutes les terres du monde pour y tracer le signe de bénédiction. Cette œuvre est large et vaste à la façon d'une grande architecture; nous la voyons dressée, assurée dans son assise en pleine terre et violente dans son mouvement d'insurrection vers le ciel. Retourner à Claudel, c'est renouer en nous-mêmes avec nos plus précieuses richesses, c'est reprendre possession de ces biens élémentaires aujourd'hui si menacés: notre souffle, notre stature, notre amour d'hommes... Nous retrouvons ici cet ébranlement physique de la « respiration » poétique, et, à travers toute cette puissance charnelle, la perpétuelle tension de l'âme désirante qui veut trouver accès dans l'amour divin.

De cette œuvre, la Guilde du Livre nous présente aujourd'hui, introduit par Eric de Montmollin, un choix excellent (mais quel choix n'eût pas été excellent, et n'eût cependant pas laissé le regret des beautés qui n'y figurent pas). On s'est résolu à nous donner de vastes fragments qui sont des « unités organiques », de sorte que l'ampleur de l'inspiration claudélienne n'a été trahie par aucune mutilation: le volume nous propose l'acte premier du *Partage de Midi* et la première journée du *Soulier de Satin,* le texte entier de la *Messe là-bas,* une grande *Ode,* les plus beaux *Cantiques* de la *Cantate à trois Voix,* et quelques-unes des étonnantes proses de *Connaissance de l'Etat.* Inépuisable lecture...

***

Œuvres. Par *Maurice de Guérin.* La Guilde du Livre, Lausanne.

Maurice de Guérin est au nombre de ces écrivains morts jeunes dont la gloire littéraire repose sur une œuvre brève qui tient toute en un petit volume. C'est ce petit volume que la Guilde du Livre vient de présenter à ses lecteurs. Nous devons à la compétence de M. Eric Lugin, qui est l'auteur d'une introduction et de notes excellentes, de pouvoir entrer assez avant dans la connaissance d'une des figures les plus attachantes du XIXe siècle français. Au reste, cette connaissance, c'est Maurice de Guérin lui-même qui nous la propose, sous la forme de la confession personnelle. Son *Cahier vert* est un journal intime, où il ne faut chercher le plus souvent que des événements intérieurs — une sorte d'autobiographie où la sincérité rejoint naturellement le lyrisme.

Cet homme, qui se plaint d'être si gauche à manier l'idée abstraite, ne se trouve lui-même que lorsqu'il se perd et se confond dans la « nature ». Le sens de la vie intérieure est chez lui étroitement réuni au sens de la vie universelle. Guérin, qui aime pourtant les hommes et la justice, et qui a suivi Lammenais dans la noble lutte politique de 1830, ne peut souffrir l'existence dans la cité; il rêve de solitude et d'un autre espace. Son bonheur est cette ivresse d'une conscience qui se dissout dans l'univers. Son amour l'abandonne aux perspectives infinies des plaines ou des océans, et c'est cette rêverie sans bornes qui animera le mouvement de sa prose: « J'habite avec les éléments intérieurs des choses, je remonte les rayons des étoiles et le courant des fleuves jusqu'au sein des mystères de leur génération. Je suis admis par la nature au plus retiré de ses divines demeures, à point de départ de la vie universelle; là, je surprends la cause du mouvement et j'entends le premier chant des êtres dans toute sa fraîcheur. »

Mais il y a chez Guérin, qu'il s'éprouve abandonné par l'univers ou incapable de le rejoindre, des instants d'amer ressentiment contre soi-même, et il arrive que cette âme amoureuse s'accuse de faiblesse et de sécheresse; c'est pour Guérin un tourment mortel que d'être rejeté au sentiment de son existence

isolée: « Aujourd'hui je ne projette que de l'ombre, toute forme est opaque et frappée de mort. Comme dans une marche nocturne, je m'avance avec le sentiment isolé de mon existence, parmi les fantômes inertes de toutes choses. »

Mais surtout, pour cet homme qui mourra à vingt-neuf ans, il existe d'étranges communications entre la prémonition de la mort et le sens de la vie universelle. C'est après la mort de son amie Marie de la Morvonnais que Guérin semble avoir reçu la révélation de l'immense échange qui soulève la vie dans la mort, et la mort à nouveau dans la vie. Les *Pages sans Titre* en sont le témoignage admirable: « Vous êtes pour moi grande comme la nature », dit le poète en s'adressant à la femme morte; « l'étendue visible s'est remplie à mes yeux de la lumière de votre souvenir ». Et c'est ce même mystère de la mort, mêlé à l'exaltation puissante de la terre et des constellations antiques que nous retrouvons dans le grand poème en prose de la *Bacchante,* qui se termine sur une cadence de pure mélancolie: . . . « je m'élevai sur les traces de cette bacchante qui marchait devant nous comme la nuit, quand, la tête détournée pour appeler les ombres, elle se dirige vers l'occident. » ***

Montesquieu. Textes choisis. Par *Marcel Raymond.* Aux éditions de la Librairie de l'Université de Fribourg.

La collection de choix de textes représentatifs de cette durée française que les récents événements ont un instant voilée à nos yeux — peut-être à cause des larmes — vient de s'enrichir d'un *Montesquieu* préfacé par M. Marcel Raymond. Fidèle à l'esprit qui préside à cette collection, M. Raymond a choisi surtout les textes qui rendent à l'homme sa confiance en soi et l'incitent à reviser son comportement dans la vie, sa manière de prendre la vie. C'est dire que le préfacier avait la tâche belle. On voit en somme, dans ce petit livre réduit aux fragments essentiels, que Montesquieu n'a développé qu'un seul et même thème: la liberté, dont il fait le fondement du bonheur et de la dignité. « La liberté, ce bien qui fait jouir de tous les autres. » (C'est pourquoi les «Lettres persanes» pourraient être considérées comme la seule œuvre « pessimiste » de Montesquieu — si ce terme était de mise chez lui — car il y peint une société qui n'est pas heueuse parce que pas libre). Et il se trouve que la liberté de Montesquieu est précisément celle à laquelle nous aspirons: l'état d'équilibre où les désirs de l'individu sont ajustés aux exigences de la collectivité. Cette liberté implique le renoncement à la recherche désespérée de l'absolu, à la volonté de puissance, à tous les mythes cruels, à tous les « ismes » qui ont fait notre malheur. *Th. Ch.*

Henri de Ziegler. Aller et retour. Editions du Milieu du Monde, Genève.

Un roman qui tient de l'autobiographie, dans un style souple et lumineux. C'est le récit d'un Genevois qui promène par le monde son esprit critique, obsédé par le souci d'agir à sa guise, de rester libre et indépendant de tout et de tous, au point que ces souvenirs romanesques d'une jeunesse de la période d'avant-guerre donnent l'impression du vide, d'une vie détachée des grands courants qui entraînent le monde. L'esprit genevois, mordant et caustique, s'exerce sur toutes choses: sur la politique et les travers des gens, les diplomates et les femmes, les bourgeois et même Genève. Mais cet excès d'individualisme, cette curiosité philosophique plutôt desséchante qui se traduit par une froide objectivité au milieu d'une vie agitée et stérile, conduit au doute, au scepticisme et au vide de l'âme. Bientôt le *retour* va s'amorcer, avec le regret d'avoir gaspillé le bien précieux de l'amour, usé et abusé des caprices et des fantaisies. La lassitude de la vie errante provoque le réveil de l'intérêt aux vraies beautés de la vie et le remord d'avoir mal aimé ceux qu'il aurait fallu aimer le plus.

Ainsi s'achève le retour à une existence faisant place aux liens subtils que l'homme ne tranche pas sans risque de sombrer dans un égoïsme farouche qui l'appauvrit.

En dépit d'un esprit un peu désabusé, le fond de ce roman est généreux. La vision est originale, elle ne manque pas d'une certaine grandeur, un peu froide, mais toujours empreinte d'humanité. *Ad. G.*

Victoria Cross. Anna Lombard. Traduit de l'anglais. Editions du Mont-Blanc S. A., Genève.

Un roman qui a rencontré un énorme succès en Angleterre, puisqu'il a été tiré à plus de huit millions d'exemplaires. M. G. Fabret nous en donne une traduction vivante en un style clair qui plaît et entraîne le lecteur.

La puissance d'évocation de l'écrivain, son sens profond du drame expliquent, avec la présentation hardie de l'œuvre, la faveur exceptionnelle du public pour ce roman passionnant. *Anna Lombard,* partagée entre deux amours, déchirée par deux passions contraires, lutte désespérément contre l'espèce de fatalité qui pèse sur toute sa vie sentimentale. Nature ardente, elle ne peut faire un choix entre les deux amours qui meurtrissent également son cœur de femme et lorsque la mort de son mari laisse entrevoir la fin du conflit passionnel, un nouveau drame se noue autour de l'enfant né de l'amour qui se meurt. Entre l'homme qui se consume dans l'attente et l'enfant qui la réclame, Anna sacrifie l'enfant. L'auteur met aux prises les sentiments les plus nobles et les passions les plus vives dans le même cœur. Aussi faut-il le cadre oriental, l'atmosphère des Indes et de la Birmanie, les mœurs et les coutumes qui échappent à la compréhension des occidentaux pour oublier un instant les distinctions que notre morale impose. *Ad. G.*

Javier Bueno. La Puerta del Sol. Traduit de l'espagnol par Julia Cjamorel. Librairie Payot.

Roman? Poème? Chronique? Journal intime?

Les héros de La Puerta del Sol glissent et passent, éclairés un moment pour s'estomper aussitôt dans la cohue obscure de la vie; silhouettes furtives, tantôt résumées en des saisissants et rapides contours, tantôt à peine suggérées.

De même pour les sentiments de ses hommes et de ses femmes, si espagnols et partant si « apatrides » dans ce que leurs êtres renferment ou trahissent d'universellement (et éternellement) humain.

La Puerta del Sol est un livre touffu, comme une forêt vierge, plein de choses inextricablement enchevêtrées, un livre dont il reste un parfum subtil, mélancolique, un livre qui vous laisse au cœur une sorte de précipité musical, léger et amer.

« ... Puerta del Sol, cœur de Madrid. C'est là qu'on mange les douze grains de raisin quand les cloches sonnent le glas de l'année qui meurt, si on veut être heureux pendant la durée de celle qui naît; c'est sur les trottoirs de cette place qu'on critiquait le gouvernement en attendant de pouvoir planter au milieu le drapeau révolutionnaire; là se trouvent le Ministère de l'Intérieur où les députés étaient élus d'avance et les cafés où l'on dresse de beaux projets jamais réalisés. Et l'animation, l'exubération, l'exaltation remplissaient ces lieux peuplés d'une faune extraordinaire: les cireurs de souliers, les marchands de loterie, les vendeurs d'élastiques pour tenir le parapluie fermé, l'homme à l'oiseau savant qui vous donne la fiche de votre destinée, les comédiens sans troupe, le torréador froussard, le poète, les vieux qui aiment à revivre leurs jours de jeunesse dans la Puerta del Sol. Si jamais la Puerta del Sol venait à disparaître, l'Espagne ne serait plus l'Espagne, elle serait mieux, peut-être pire, on ne sait pas, mais une autre chose. » *D. K.*

Montmirel. Par *Jacques Aubert.* Aux Editions de la Librairie de l'Université de Fribourg. Fr. 4.50.

Une histoire des mille et une nuits qui se passe en Normandie, écrite à un rythme rapide par un auteur qui a le sens du roman policier et qui manie avec art tous les accessoires qu'il est convenu d'appeler romantiques: domaine ensorcelé, fantômes, souterrains. C'est un roman à la Radcliffe, avec quelque chose de plus et à la Hoffmann, avec quelque chose (sensiblement) de moins. Le tout se lit agréablement et donne parfois des battements de cœur. Mais la langue est un peu grise. *T. Ch.*